

Marcelo Damiani

**LE MÉTIER
DE SURVIVRE**

Roman

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Delphine Valentin

La dernière goutte

De l'inconvénient d'être né

« Je me rappelle l'instant de ma mort.
Il fut tel que je l'avais souhaité. »

Roger PLA

C'ÉTAIT LA PREMIÈRE FOIS qu'il voyageait en première classe et aussi la première fois qu'il allait à Auckland. Jamais il n'avait entendu parler de cette ville néo-zélandaise avant de voir son nom sur le fax que sa sœur lui avait adressé la semaine précédente. Dans son style laconique habituel, elle l'informait seulement qu'il devait récupérer le billet au guichet 40 de l'aéroport et monter dans l'avion qui partait en direction de la Nouvelle-Zélande à quatre heures de l'après-midi. À l'arrivée, une voiture avec chauffeur l'attendrait ; il trouverait plus d'instructions à l'hôtel.

León Tolver, bien peu de gens le savaient, était le seul fils d'un médecin inutile qui n'avait jamais exercé son métier. Son unique compétence avait consisté à se lier d'amitié avec des personnes influentes qui lui obtenaient des responsabilités intéressantes, en guise de rétribution pour les services rendus par lui et son épouse. Cet heureux mariage avait aussi engendré une fille. Sa sœur, depuis toute petite, avait vécu le fait d'avoir un frère aîné comme

une pression et s'était toujours sentie en compétition avec lui dans tous les domaines.

Au début, c'est par l'imitation qu'elle avait trouvé le moyen de le surpasser dans les petits talents que supposait chacun de leurs jeux. Puis elle avait appris à utiliser des stratégies plus subtiles pour attirer et retenir l'attention de ses parents, et ainsi faire pencher cette balance de l'affect qui ne semblait jamais la favoriser. Peu à peu, finalement, elle s'était rendu compte que la meilleure tactique consistait à accentuer les différences, à concentrer son énergie sur l'un des vastes domaines auxquels il ne s'intéressait pas. Ainsi, tandis qu'il accumulait des savoirs en menant une carrière universitaire, elle fit carrière en accumulant des biens matériels.

Avant la fin de ses études universitaires, Tolver s'installa dans la maison que leurs parents avaient laissée après leur mort dans un accident de la circulation. Là, à l'extérieur de la ville, son intention était de trouver la tranquillité nécessaire à l'étude des grands textes philosophiques, tout en exerçant de façon sporadique, comme simple passe-temps, le métier d'enseignant.

Mais la maison de leurs parents appartenait autant à sa sœur qu'à lui. Tolver pensait qu'elle ne verrait aucun inconvénient à lui vendre sa part. Surtout depuis qu'elle s'était transformée en une sorte de femme d'affaires froide et calculatrice qui ne s'intéressait qu'au monde de la finance. Toutefois, lorsqu'il lui soumit l'idée de cette transaction, au cours de leur conversation téléphonique trimestrielle, elle se contenta d'un silence abrupt, inattendu, et coupa

net la conversation, expliquant qu'elle devait y réfléchir calmement.

Peu de jours après, elle le rappela et lui fit une contre-proposition totalement insolite. Elle lui proposait de lui céder sa part gratuitement, c'est-à-dire sans aucun bénéfice pécuniaire, précisa-t-elle. Cette fois-ci, le silence sur la ligne fut de son fait à lui.

– Sans aucun bénéfice pécuniaire ? demanda Tolver, sans bien savoir s'il le faisait pour éclaircir un point ou pour donner un peu de vraisemblance aux mots de sa sœur.

– Oui, répondit-elle, sur un ton hésitant. Mais je souhaiterais te demander une faveur en échange.

Voilà, pensa-t-il, le sens caché du mot « bénéfice » selon sa petite sœur allait enfin être révélé.

– En réalité, plus qu'une faveur, c'est une sorte de pacte. Un pacte entre frère et sœur. Sans aucun bénéfice pécuniaire.

Ce mélange de langage filial et financier éveilla pour le moins chez Tolver une certaine admiration envers sa sœur.

– Tu imagines bien qu'une personne de mon statut a beaucoup d'ennemis.

Tolver se demanda quel pouvait être au juste son statut actuel.

– J'ai souvent le sentiment que je ne peux me fier à quiconque. Pour cette raison même, j'ai besoin qu'une personne d'entière confiance me rende quelques services de temps à autre. Je souhaite que tu sois cette personne.

Surpris, Tolver restait silencieux.

– En outre, je pense te rémunérer largement. Et je te promets que tu ne perdras jamais ton temps.

Elle soupçonnait son frère d'avoir une notion très aiguë du temps perdu. Elle savait qu'il avait besoin d'argent pour s'isoler du monde et qu'il ressentait une authentique affection pour elle. Il avait beau être plongé dans des méditations qu'elle ne comprendrait jamais, elle était certaine qu'il ne lui tournerait pas le dos.

– C'est d'accord, répondit-il. Tant que tu n'interromps pas mes lectures...

– Deux ou trois fois par an, est-ce que ça te paraît trop ?

Elle semblait avoir tout prévu.

– Non, je ne crois pas.

– Alors, marché conclu ?

– On dirait bien.

C'est ainsi qu'avait débuté la phase la plus étrange de sa relation avec sa sœur.

Toutefois, depuis qu'il avait découvert qu'il ne parvenait pas à lire en avion, il envisageait sérieusement de reformuler les termes du marché, car il allait perdre beaucoup trop de temps de lecture si les voyages maintenaient leur régularité actuelle. Il avait mis un certain temps à se rendre compte que ce n'était pas la peur qui le gênait, mais la menace de mouvements imprévus. Les turbulences et les trous d'air, outre qu'ils lui faisaient perdre le fil de sa pensée, venaient souligner son manque total de maîtrise de la situation dès qu'il se retrouvait dans les airs. Il ne supportait pas que les choses se désorganisent en sa

présence, spécialement s'il ne pouvait absolument rien faire pour y remédier.

Tolver cessa de regarder par le hublot. La première classe était quasi vide. L'unique passager à part lui était une jeune femme bien charpentée qui se trouvait de l'autre côté de l'avion. Il l'avait observée depuis le début, perturbé par le fait qu'ils soient les deux seuls à voyager en première classe. Puis son attention fut attirée par les quelques gémissements étouffés qu'elle émit lors du décollage et par sa quasi-immobilité pendant presque tout le voyage. Enfin, à un ou deux moments précis, il eut la certitude d'être observé, et la chercha instinctivement du regard. Mais elle semblait toujours aussi absente. Son profil, désormais plus visible, lui rappela un instant celui de son épouse. Il eut envie de s'approcher de la femme et d'entamer la conversation. Mais il décida qu'il valait mieux suivre les instructions de sa sœur.

Avant sa première mission, il y avait de cela plus de cinq ans, elle lui avait demandé de ne jamais rien faire qui puisse attirer l'attention. Il se rappela à quel point il s'était senti perplexe les premières fois. Récupérer des enveloppes dans des lieux improbables et les déposer dans des bureaux, aller chercher de lourds paquets puis les envoyer par courrier, honorer des rendez-vous dans des lieux publics sans motif apparent étaient les requêtes les plus courantes.

Mais peu à peu, celles-ci se firent encore plus bizarres. Attendre des appels codés dans des téléphones publics, faire semblant d'oublier un porte-documents à l'opéra ou laisser une voiture sur le périphérique en pleine nuit.